

The Remains of the Day

Dominique Benjamin

Number 168, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59494ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Benjamin, D. (1994). Review of [*The Remains of the Day*]. *Séquences*, (168), 42–43.

putain. En contre-plongée, la caméra les cerne de près et bouge autour d'elles grâce à une chorégraphie bien calculée.

La performance des trois actrices s'avère à la hauteur de leur rôle exigeant. Il fait bon de revoir Louise Latraverse en grande forme et Pascale Péroissien est une véritable révélation dans le rôle ingrat de Fabienne, une jeune femme dont le passé nous est inconnu et qui se cherche désespérément un avenir. Quant à Pascale Bussièrès, elle continue de démontrer son grand talent, en plus de nous surprendre par son humour lors des répétitions et son absence de pudeur à la limite du voyeurisme. Nul doute que le succès de la série télévisuelle *Blanche* l'empêcherait sans doute de refaire le film avec la même franchise.

On aperçoit donc que **Deux actrices** se dandine allégrement sur une mince cloison perméable entre la fiction et la réalité. Les deux personnages ressemblent probablement aux deux actrices, comme le film dans son ensemble renvoie à la cinéaste elle-même. Une oeuvre généreuse, qui n'a pas peur des mots, pas plus que d'aller au fond des choses. Un film qui, à l'aide de procédés de distanciation, propose une réflexion intéressante et nouvelle sur les relations entre femmes, sans pour autant renier l'émotion. Une oeuvre sincère et inventive qui s'inscrit comme la réponse féminine à l'excellent film d'Yves Dion sur la condition masculine, *L'Homme renversé*.

Micheline Lanctôt aurait pu se servir de ce long métrage pour régler ses comptes avec l'industrie cinématographique, notamment avec les organismes de financement. Il n'en est rien. La cinéaste y déploie un bel humour — lors des répétitions ou encore quand Solange rencontre un travesti — ainsi qu'un professionnalisme de tous les instants. C'est tout à son honneur et cela augure bien pour le film qu'elle commence à tourner avec Rock Demers, *La Vie d'un héros*, d'un budget inespéré de plus de deux millions de dollars...

Mario Cloutier

DEUX ACTRICES — Réal.: Micheline Lanctôt — Scén.: Micheline Lanctôt — Phot.: André Gagnon — Mont.: Micheline Lanctôt — Mus.: Kate et Ann McGarrigle — Int.: Pascale Bussièrès (Solange), Pascale Péroissien (Fabienne), Louise Latraverse (la mère), François Deslisle (Charles), Suzanne Garceau (la fleuriste). — Prod.: Micheline Lanctôt —

Canada — 1993 — 94 minutes — Dist. Max Films.

The Remains of the Day

Avant à toutes fins utiles épuisé l'oeuvre d'E.M. Forster, le tandem Ivory-Merchant poursuit toujours son étude de la société anglaise du début du siècle. Ainsi, après avoir fouillé les états d'âme de la grande et petite bourgeoisie, ils s'intéressent ici au monde très fermé des domestiques.

The Remains of the Day établit un fascinant contrepoint entre l'aristocratie et ses serviteurs, ces âmes dévouées qui, à force de tout mettre en oeuvre pour protéger leur employeur du moindre contact avec la réalité ordinaire, ne peuvent finalement prétendre eux-mêmes à aucun type de vie privée. En élargissant ici l'écart entre le *upstairs* et le *downstairs*, James Ivory et sa brillante collaboratrice Ruth Praver Jhabvala peuvent se livrer à l'exploration passionnante d'un microcosme hautement hiérarchisé qui leur permet de pousser plus loin leur examen du rituel social.

Majordome (*butler*) à l'emploi de Lord Darlington, Stevens ne se réalise pleinement que dans le service à son maître. Sa raison d'être, comme celle des membres de son personnel, c'est la perpétuation de l'ordinaire, le maintien de l'ordre habituel des choses, la négation de

Emma Thompson et Anthony Hopkins



toute forme de changement ou perturbation (comme en témoigne l'anecdote du tigre racontée avec fierté par Stevens père).

La relation de Stevens avec son employeur, plutôt difficile à concevoir de nos jours, trouve son équivalent dans une certaine conception de la vocation

religieuse. Ce dévouement dont fait preuve Stevens à l'endroit de son employeur est entier et exclusif et ce n'est pas un hasard si les références à la dévotion religieuse abondent. Stevens mène la vie d'un ascète. Dans ses quartiers privés, il préfère réduire au strict minimum les sources de distraction et voue son temps libre au perfectionnement de sa personne, mais toujours dans la mesure où cela peut améliorer la qualité de son travail. La notion de seigneur et maître est ici poussée à l'extrême⁽¹⁾ lorsque plusieurs années après la mort de Lord Darlington, Stevens se retrouve dans la position de l'apôtre Pierre et renie son maître à deux reprises («Je n'ai pas connu le précédent propriétaire de Darlington Hall».)

Ce dévouement de tous les instants exclut forcément toute forme d'épanchement émotif. À ce titre, il est significatif que lorsque se produisent les deux événements les plus marquants de sa vie, Stevens soit accaparé (ou choisisse de l'être) par son travail. Lorsque survient la mort de son père, une importante conférence internationale se tient à Darlington Hall. Le montage précis et la mise en scène attentive rendent alors avec justesse la fébrilité à peine perceptible qui gagne Stevens avant qu'il ne puisse enfin aller aux nouvelles. Lorsque Miss Kenton lui apprend le décès de son père, il n'est que trop heureux de pouvoir se réfugier derrière les impératifs du travail, évitant ainsi la démonstration émotive que commande la situation. Il poussera même l'abnégation jusqu'à envoyer auprès d'un diplomate vaguement indisposé le médecin appelé pour son propre père.

Stevens s'identifie complètement aux intérêts de son employeur et les compliments qu'il peut adresser à Miss Kenton procèdent d'un discours sec et calculé dont le double sens le sert bien: «Je serais perdu sans elle» ou, voulant la retenir à Darlington Hall: «Vous représentez beaucoup pour cette maison.» Lorsque Miss Kenton lui annonce son mariage prochain, le soir même où se tient une rencontre capitale pour le sort du pays, Stevens ne trouvera jamais les mots appropriés pour signifier son trouble profond. Ce soir-là, avec Miss Kenton, nous réalisons à quel point Stevens est irrécupérable.

Dans le rôle de l'intendante (*house keeper*), une présence plus limitée à l'écran mais combien vitale, Emma

Thompson est égale à elle-même, fascinante à observer. Il faut la voir tenter de convaincre une jeune femme de chambre de renoncer au mariage pour se vouer à une «carrière prometteuse», alors que son cœur et ses convictions sont ailleurs. Thompson sait rendre parfaitement tangible ce tempérament en ébullition qui couve sous des apparences de rectitude domestique et à qui la résignation sied mal.

Aveuglé par son sens du devoir très poussé, Stevens passe non seulement à côté d'un amour possible, mais il ne sait pas reconnaître l'importance des événements historiques au déroulement desquels il assiste pourtant d'un point de vue extrêmement privilégié. Lorsqu'à la veille d'une importante conférence, Stevens s'adresse au personnel en soulignant l'importance historique de l'événement, on sent qu'il n'a qu'une notion abstraite de ce qui se passe et que l'essentiel lui échappe. On retrouve un écho de cet état de chose pathétique dans la scène du pub où l'ex-majordome se vante un peu maladroitement d'avoir côtoyé Churchill et Eden. Le film excelle à montrer que même dans ses moments d'intimité, Stevens ne se possède pas davantage et à quel point sa personnalité se fonde, se soumet à celle de son employeur, aux besoins duquel il s'identifie sans autre forme de réflexion ou de jugement critique.

Anthony Hopkins nous offre ici un portrait saisissant de la paralysie émotive poussée dans ses derniers retranchements. Jamais son jeu n'a été aussi épuré. Laisant de côté les maniérismes et les tics qui caractérisaient ses dernières prestations, il réussit à faire de l'absence totale d'émotions un spectacle troublant.

À sa façon, la mort du père de Stevens préfigurait la chute de la maison Darlington et annonçait la déchéance d'une aristocratie accrochée à des valeurs dépassées, dont la raison d'être et le rôle sur le plan politique — qu'elle croyait essentiel — devenaient obsolètes. Coïncidant avec la fin du vieil homme, le discours de l'Américain Lewis marque la fin de l'époque romantique et l'avènement des politiciens professionnels. Vingt ans plus tard, la roue a complété son tour. Dans la riche demeure maintenant rachetée par Lewis, on peut voir Stevens utiliser cette même porte de palier derrière laquelle son père disparut jadis pour la dernière fois; un lien avec le passé qui ne

laisse aucun doute sur l'avenir. L'ordinaire, lui, reste inchangé.

Dominique Benjamin

(1) En anglais, *Lord* veut aussi dire Dieu.

THE REMAINS OF THE DAY (Les Vestiges du jour) — Réal. : James Ivory — Scén. : Ruth Praver Jhabvala, d'après le roman de Kazuo Ishiguro — Phot. : Tony Pierce-Roberts — Mont. : Andrew Marcus — Mus. : Richard Robbins — Son : David Stephenson — Déc. : Luciana Arrighi, Ian Whittaker — Cost. : Jenny Beavan, John Bright — Int. : Anthony Hopkins (Stevens), Emma Thompson (Miss Kenton), James Fox (Lord Darlington), Christopher Reeve (Lewis), Peter Vaughan (Stevens père), Hugh Grant (Cardinal), Michel Lonsdale (Dupont d'Ivry), Tim Pigott-Smith (Benn), Ben Chaplin (Charlie), Patrick Godfrey (Spencer), Peter Cellier (Sir Leonard Bax), Lena Headey (Lizzie), Pip Torrens (le docteur Carlisle), Frank Shelley (le premier ministre), Peter Eyre (Lord Halifax), Wolf Kahler (l'ambassadeur allemand) — Prod. : Mike Nichols, John Calley, Ismael Merchant — États-Unis — 1993 — 134 minutes — Dist. : Columbia.

Tim Burton's the Nightmare before Christmas

Nous avons tous un peu tendance à placer les films d'animation dans le même panier. Pourtant, cette catégorie de films regroupe plusieurs techniques très différentes les unes des autres. **Tim Burton's The Nightmare Before Christmas** se distingue de ce que l'on entend habituellement par film d'animation (soit le dessin animé) par l'emploi de figurines composées d'une armature de métal flexible, qui permet de les articuler image par image, selon le procédé appelé *stop motion*. Cette méthode est généralement requise pour certaines scènes d'effets spéciaux dans des films comme **King Kong** (la version de 1933, bien sûr, le plus célèbre gorille animé du monde) ou, plus récemment, **Robocop** et **Terminator II**. Ce type d'animation a rarement été utilisé pour un long métrage complet car il exige de longs mois de préparation et de tournage. **Nightmare** a nécessité la création de plus de cent mille images fixes pour atteindre ce remarquable résultat final et plus de trois ans de production.

De la même façon, les films d'animation ont tendance à être tous appréciés sur le même pied d'égalité.

Pourtant, celui-ci se démarque considérablement des autres, surtout des dessins animés Disney dont il est néanmoins le produit. **Nightmare** puise résolument dans l'imaginaire burtonnien peuplé de personnages insolites, qui tranchent avec l'univers habituel des films pour enfants. Il se révèle en effet un condensé des thèmes chers à Tim Burton (bien qu'il n'ait pas réalisé celui-ci, il en est tout de même le concepteur et le producteur). L'auteur nous confie en quelque sorte la clé de sa personnalité, geste d'une extrême générosité. Ainsi, y retrouve-t-on le macabre amusant de **Beetlejuice**, la fascination pour les maquettes et les poupées de **Peewee's Big Adventure**, le mythe prométhéen de **Frankenweenie** et **Edward Scissorhands**,



Les personnages de Lock, Shock et Barrel

l'atmosphère gothique des deux **Batman**. Le personnage de Jack Skellington fusionne **Beetlejuice** et le Joker, celui de Sally mélange la jeune héroïne de **Beetlejuice** et **Catwoman**, celui du savant au bec de canard (une version subversive de Donald Duck) rappelle irrésistiblement le créateur d'Edward, et le personnage du Maire fait bien sûr penser au Pingouin. Toutefois, tous ces personnages possèdent une vie propre, unique et originale. Ce ne sont pas des êtres humains; ils bougent comme seuls des êtres véritablement animés peuvent et doivent bouger.

Cette touche burtonnienne confère à **Nightmare** un aspect plutôt singulier. Il s'agit en fait du film de Noël parfait pour ceux qui détestent Noël, ou plutôt pour ceux qui n'aiment pas la récupération mercantile de cette fête annuelle par notre société capitaliste nord-américaine. L'exploitation commerciale sans vergogne qui s'exerce souvent aux dépens des êtres les plus vulnérables et les plus influençables de notre monde, les enfants, fait parfois perdre de vue la signification